

Les agriculteurs, bien qu'ils soient les principaux acteurs de ce drame complexe qu'est la production alimentaire mondiale, entendent rarement parler des conférences internationales qui traitent de ce sujet. S'ils le savaient, ils pourraient se demander, avec raison d'ailleurs, pourquoi ils ne sont pas invités à ces importantes réunions alors que scientifiques et décisionnaires le sont régulièrement.

C'est dans cette optique humaine que Madame Gelia T. Castillo, professeur de sociologie rurale à l'Université des Philippines, aborde les problèmes mondiaux de production alimentaire. A l'occasion d'une conférence sur l'alimentation mondiale tenue aux Etats-Unis, M^{me} Castillo, chercheur associé au CRDI, décrivait le paysan comme étant plus qu'un simple cultivateur; il est également père de famille, consommateur et la cible de programmes de développement, dit-elle. Cette optique est, d'après elle, importante parce que le succès ou l'échec des programmes de développement dépend en fin de compte du paysan, de son comportement vis-à-vis des politiques établies dans les bureaux officiels et des recherches réalisées dans les laboratoires et sur les sites d'essai.

Dans cet article extrait de sa conférence intitulée Pour une réhabilitation du paysan et un réexamen du problème alimentaire, M^{me} Castillo évalue l'accueil réservé à la nouvelle technologie rizicole par le fermier philippin, qu'elle prend en l'occurrence à titre d'exemple et non comme modèle universel.

Malgré leur grand dénuement, leur modeste niveau d'éducation, leurs exploitations de petite envergure et, enfin, leur statut de métayer, les agriculteurs philippins ont bien accueilli les nouvelles techniques de riziculture. C'est pourquoi, moins de dix ans après l'introduction de celles-ci, les nouvelles variétés de riz semi-naines sont plantées sur 62 p. 100 de l'ensemble des terres rizicoles philippines.

La croissance annuelle de la production rizicole est due presque exclusivement à l'amélioration des rendements et non à l'augmentation des superficies cultivées. On ne peut donc accuser nos fermiers d'être conservateurs, immobilistes ou timorés.

Mais nouveauté et perfectionnement sont loin d'avoir réglé notre problème rizicole, d'autant plus que le rendement réel est encore très inférieur aux résultats obtenus dans nos stations expérimentales. Se penchant sur ce problème, M. Robert Chandler, ancien directeur de l'Institut international de recherche sur le riz (IRRI), disait: "Ma seule grande déception a été de constater que nous ne sommes pas vraiment arrivés à comprendre pourquoi le fermier asiatique qui avait adopté les nouvelles variétés n'améliorait pas plus son rendement. Pour une raison ou une autre, les scientifiques qui avaient réussi à obtenir jusqu'à 5 à 10 tonnes métriques par

Après la technologie vient la vulgarisation

par Gelia T. Castillo

hectare sur les fermes expérimentales de l'IRRI ne pouvaient pas expliquer pourquoi tant de cultivateurs philippins, par exemple, ne parvenaient même pas à augmenter d'une tonne par hectare en moyenne le rendement de leurs récoltes, en passant des variétés traditionnelles aux variétés à haut rendement."

Ces réflexions ont amené les économistes et les agronomes qui collaborent à plusieurs programmes nationaux de recherches sur les riz, de concert avec les experts de l'IRRI, à étudier les contraintes bio-physiques aussi bien que socio-économiques qui empêchent le fermier d'obtenir sur ses terres des rendements aussi élevés que ceux obtenus par les scientifiques sur les fermes expérimentales.

Une étude menée par R.W. Herdt et R. Barker recense deux facteurs distincts de l'écart entre le rendement du paysan et celui des spécialistes. "Le premier facteur, qualifié de "conditions ambiantes", explique pourquoi la même technologie appliquée dans les stations agricoles expérimentales permet d'obtenir des rendements beaucoup plus élevés qu'une fois appliquée dans les conditions normales de culture. Le second montre pourquoi les récoltes des fermiers sont bien inférieures à celles que, toutes choses égales, ils devraient pouvoir réaliser... Dans certains cas, la différence de production entre les stations expérimentales et les fermes exploitées dans des conditions optimales est aussi marquée que la différence entre la production réelle du fermier et sa production possible."

Il ressort de cette étude que le rendement moyen des fermiers était de 2 tonnes par hectare en saison humide et de 2,8 tonnes en saison sèche. Dans le premier cas, le faible rendement s'explique par les pluies diluviennes, les inondations et les typhons alors que dans le second, il s'explique par le manque d'eau et d'engrais et par les dommages causés par les rats, les insectes et les mauvaises herbes. Car à cause des piètres récoltes réalisées en saison humide, le paysan ne peut pas utiliser en saison sèche autant d'engrais, d'herbicides et d'insecticides qu'il le souhaiterait.

Le manque d'information n'est certainement pas une entrave à l'accroissement des récoltes puisque 95 p. 100 des agriculteurs avaient entendu parler

des 16 méthodes étudiées. De même, apparemment, ce ne sont pas les produits nécessaires à l'exploitation de leurs fermes qui faisaient défaut. Enfin, l'adoption massive des nouvelles semences et des matières indispensables à leur culture indique que nos fermiers sont loin d'être rétrogrades.

Les paysans connaissent donc les nouvelles techniques, mais ils ne savent pas en faire bon usage. L'emploi judicieux des engrais chimiques est un exemple frappant: la plupart des fermiers les utilisent depuis plus de dix ans mais seulement un tiers d'entre eux savent quand les épandre. On a également constaté leur méconnaissance pratique des méthodes de lutte contre les mauvaises herbes. Et, bien qu'ils utilisent les insecticides et puissent reconnaître les dommages causés par les insectes, ils ont de la difficulté à en identifier l'agent. Malgré l'emploi généralisé des nouvelles variétés, les semences dont ils se servent sont rarement pures parce qu'ils se ravitaillent uniquement chez d'autres fermiers et repiquent les jeunes pousses à un stade trop avancé de leur croissance.

Nous sommes donc dans une situation caractérisée par une conscience poussée des techniques d'amélioration des récoltes et leur adoption quasi générale mais aussi par des connaissances pratiques très insuffisantes et en conséquence un mauvais usage de ces nouvelles techniques.

D'après Richard H. Bernsten, qui a étudié la riziculture dans le centre de Luzon, "les frais d'exploitation et l'écart dans les rendements pourraient être réduits sensiblement si les fermiers apprenaient à bien utiliser les produits et techniques actuellement en usage". Pour ce faire, il faut intensifier les enseignements de vulgarisation qui leur sont destinés. Malheureusement, même sur les terres sélectionnées comme sites expérimentaux et où les programmes de production rizicole et de réforme agraire passent au tout premier plan, les agents de vulgarisation agricole effectuent moins de trois visites au cours de la saison culturale.

Dans la plupart des cas, "ces derniers ne rendent visite aux fermiers que pour les aider à remplir les formulaires de demandes d'emprunt en vue de l'achat de produits de culture. Les vulgarisateurs agricoles semblent négliger complètement la formation des paysans alors que 75 p. 100 de ces derniers souhaitent des visites plus fréquentes, désir symptomatique de leur volonté d'acquérir de nouvelles connaissances et de collaborer avec le vulgarisateur."

Le problème fondamental n'est donc plus celui de l'adoption de nouvelles techniques mais bien celui d'inculquer aux agriculteurs des connaissances suffisantes qui leur permettront de les adopter et de les appliquer correctement. C'est là le rôle important, et combien déterminant, du vulgarisateur agricole. □